

A L'OCCASION DU CENTENAIRE DE CHARLES DULLIN

par

Jean CLAUDE

De nombreuses manifestations ont célébré au cours de l'année écoulée le Centenaire de Charles Dullin, aussi bien à Paris qu'à Yenne ou Chambéry, dans sa Savoie natale, ou encore à Avignon ou au Havre. Le nom de Dullin apparaît peu dans le Journal ou la Correspondance de Gide. Pourtant il est arrivé que leurs chemins se soient croisés, qu'un élan d'amitié les ait portés l'un vers l'autre, fugitif certes mais signe d'une estime réciproque dont nous souhaitons apporter quelques témoignages.

Il est à peu près certain que Gide et Dullin se sont vraiment connus au théâtre des Arts en 1911¹, à l'occasion des représentations de l'adaptation théâtrale des Frères Karamazov de Dostoïevsky par Jacques Copeau et Jean Croué, créée le 6 avril 1911. A la suite de la défection d'Armand Bour, retenu au théâtre de la Porte Saint-Martin pour la création d'une pièce d'Henri Bataille: L'Enfant de l'amour, Dullin avait été choisi pour le rôle de Smerdiakov, le valet épileptique et assassin, le fils illégitime cynique et libertin. Il en fit une création remarquable, saluée unanimement par la presse, et ce fut le point de départ d'une fructueuse amitié entre lui et Copeau, deux hommes de théâtre qui vivront ensemble l'aventure du Vieux Colombier jusqu'à la rupture en février 1919².

Gide apportait alors son soutien à Copeau dans ce qui était pour le futur fondateur du Vieux Colombier sa première grande expérience théâtrale. Il a assisté aux répétitions, il est retourné voir le spectacle à plusieurs reprises, s'attardant chaque fois à bavarder avec les acteurs. C'est ainsi qu'il a pu lier connaissance avec Dullin.

Aussi n'a-t-il pas lieu de s'étonner que, le 2 août 1911, alors qu'il se repose en Savoie, Dullin ait eu le désir d'écrire à Gide: une lettre spontanée, naïve dans le meilleur sens du terme, d'où se dégage l'authentique admi-

ration que l'acteur porte à l'écrivain et qu'il exprime sans fard, se livrant lui-même dans une confiance aussi inattendue pour son destinataire qu'émouvante³.

2 août 1911

Cher Monsieur,

Je voulais vous écrire il y a déjà longtemps après une première lecture de L'Immoraliste. J'ai craint que mon enthousiasme tout frais et tout naïf ne vous fût importun. Je me suis contenté de relire et relire ce que j'avais lu, afin de fatiguer si possible mon admiration et de n'avoir plus qu'à vous écrire: "Cher Monsieur, je vous remercie... J'ai été vivement...". Je ne suis arrivé qu'à me rapprocher davantage de vous et maintenant il serait inutile et de bien vaine dispute de vous dissimuler ma grande ferveur. Je suis parti à la campagne avec 2 petits vol. de Lucrèce, Montaigne et les Nourritures terrestres. Je redoute pour la campagne les livres nouveaux. Ils ont q. q. fois choqué ou détraqué mon amour tout simple et tout brut de la Terre. Lucrèce ne fait qu'exalter cet amour. Montaigne est le conseiller exquis de toutes les minutes de la vie... Quant aux Nourritures terrestres, je les associe maintenant à ce petit bagage qui constitue le plus certain de ma fortune. Ce sont trois bons amis à mon chevet -trois amis qui ne me feront pas défaut tant que je vivrai. Je suis heureux, cher Monsieur, que vous aimiez aussi passionnément la Terre. Je bondis lorsque j'entends certains intellectuels du genre bourgeois ou de la tribut/sic/ des artistes, parler du culte de la nature. Un de nos montagnards imaginerait moins bêtement le parc de Versailles ou les Tuileries. Tous ces gens ont pourtant les organes communs à notre espèce. Ils crient quand un insecte les a piqués. Même qu'ils n'osent pas s'aventurer dans les broussailles par crainte des vipères! Ils sentent le chaud, le froid. Ils prennent mille précautions pour "se garantir". Le soleil a pour eux les mêmes ardeurs et les mêmes caresses que pour le lézard qui en jouit voluptueusement. J'admets qu'ils ne naissent pas avec l'instinct d'un marin ou d'un paysan: qu'ils ne puissent pas soupçonner qu'ils vivent

d'intelligence avec les éléments et qu'il y a dans ce rapprochement plus de volupté que le corps ne peut en supporter et la vie d'un homme en user. Mais ils tressaillent à certains attouchements! Ils paraissent entendre! et voir!... Ils ont même des propriétés narcotiques qui leur sont particulières. Et ces éternels sonnambules passent 50 ou 60 ans à rouler (Ils ont pour la plupart des autos) sans se rendre compte que la Terre est une chose admirable et que l'homme n'a qu'à jouir de sa vie⁴. Oui... un âne entendrait plutôt ce discours. J'attends Copeau, vers le 5⁵. Je voudrais bien être guéri... car je suis malade. J'ai une crise de rhumatisme qui s'éternise. J'espère que vous passez de bonnes vacances et que j'aurai le grand plaisir de vous voir q.q. fois cet hiver⁶.

Je suis revenu dans mon pays natal, sur l'autre versant de la montagne où je suis né⁷ - pour ne pas trop remuer de vieux souvenirs. Les vieux souvenirs sont toujours malsains. Ils ont croupi trop longtemps dans notre âme. Ils sentent l'eau de Lourdes et rarement le vieux Cognac. Néanmoins j'aime ce pays que n'a pas encore trop déformé la civilisation.

Je serais heureux d'avoir de vos nouvelles. Je vous serre très affectueusement la main et vous remercie de toutes les joies que j'ai ressenties à vous lire. En grande admiration et sympathie.

Charles Dullin

Hôtel de la Dent du Chat
par Le Bourget-du-Lac (Savoie)

Nous n'avons malheureusement pas la réponse de Gide mais nous savons que Gide a répondu. "Je porte au petit Dullin votre lettre", écrit Copeau à Gide le 7 août 1911. Nul doute qu'il ait rempli scrupuleusement son rôle de messenger. On connaît toutefois la réaction de Gide, un Gide amusé et, même s'il est loin des Nourritures terrestres qu'il n'a cependant pas reniées, flatté. N'écrit-il pas de Cuverville à Copeau le 4 août 1911:

"Le petit père Ghéon parle de venir nous rejoindre le 8 ou le 9; il trouverait ici Ruijters, Drouin, Schlumberger; mais sans doute vous avec Dulin/sic/ diriez-vous d'encore plus impérissables choses. Com-

bien je m'amuse de vous imaginer ensemble. Il ne peut supposer l'es-
pèce d'événement qu'a été pour moi sa lettre et tout le plaisir, par-
tant: tout le bien qu'elle m'a fait. Tout de même vous le lui direz un
peu."

Et d'ajouter, à propos des difficultés qu'il a de travailler:

"Et précisément cette lettre de Dullin/sic/ est tombée à pic sur
une crampe de cervelet qui durait depuis plus de 8 jours. Depuis il
a eu du bon, puis du pire."⁸

Dans les années qui suivent, Gide aura tout le loisir de suivre la car-
rière de Charles Dullin, soit de loin, comme par exemple pour les lec-
tures de Claudel que l'acteur donne avec Marie Kaiff et Edouard Max en
avril 1912, auxquelles il n'assiste pas parce qu'il séjourne en Italie mais
à la préparation desquelles il s'est directement intéressé, soit de très
près, au théâtre des Arts pour Le Pain de Ghéon, et surtout au théâtre
du Vieux Colombier dont Dullin va devenir l'un des principaux acteurs.
Il se trouve que les créations marquantes de Dullin correspondent aux
spectacles qui ont le plus intéressé Gide: Harpagon dans un Avare dont
il écrira à Copeau que c'est "de l'excellent", Louis Laine dans L'Echange
et le double rôle du Père Alexandre et du Père Leleu dans la farce de
R. Martin du Gard qui l'avait "épaté": Le Testament du Père Leleu⁹.

On voit également dans ces années-là Dullin apparaître dans le Jour-
nal de Gide: il apporte des nouvelles d'Espagne, la déclaration de guerre
l'a surpris à Séville où il séjournait avec Caryatis, celle qui deviendra
Elise Jouhandeau¹⁰.

C'est aussi Dullin acteur que Gide prend pour exemple lorsqu'il veut
opposer deux esthétiques, "l'art de la scène" et "l'art de la lecture"¹¹.

"Je dirai même que, plus excellent est l'acteur, et plus mal il lira,
ou que je me méfierais beaucoup d'un acteur qui lirait trop bien.
Voici Dullin qui lit un récit extrait des Souvenirs de la Maison des
Morts; on voit la férocité du mari; on entend les gémissements de la
femme battue... mais il oublie, fait oublier, que celui qui fait ce récit

n'est qu'une brute parfaitement inconsciente du pathétique de cette scène qu'il raconte, et que le tragique vient de ceci précisément qu'il ignore, lui, que ce qu'il raconte est tragique; il devrait aller à contre-sens de son récit; et c'est lui d'abord qu'il importe que l'on ne perde pas de vue. L'auditeur sera d'autant plus ému que lui-même le sera moins..."

Ce n'est pas la conception que Gide se fait de l'acteur idéal. Le jeu physique, qu'il reprochera plus tard à Jean-Louis Barrault quand celui-ci interprétera la traduction d'Hamlet, le jeu extériorisé, l'acteur possédé par son personnage, ce qu'il n'admettra pas chez Antonin Artaud, un autre élève de Dullin, rien de cela ne satisfait Gide. Encore ne s'est-il pas rendu compte que chez Dullin le travail de l'acteur est plus complexe, Dullin qui, à propos du Paradoxe sur le Comédien, s'exprime ainsi:

"La sensibilité de l'acteur est nécessaire, mais commandée par "l'état second" de l'acteur, elle doit être contrôlée par l'intelligence du comédien"¹².

Ce contrôle, Dullin savait l'exercer sur les rôles qu'il incarnait, au théâtre du moins car, pour cet exercice difficile qu'est la lecture et qui intéressait beaucoup Gide, la perspective est obligatoirement différente.

Gide s'est assez peu exprimé sur les spectacles qu'a montés Dullin. "La sauce ultra-moderne", "cuisinée" par Cocteau pour l'Antigone de Sophocle l'a plus irrité que séduit¹³. En revanche, l'adaptation que Jules Romains et Stefan Zweig ont tiré du Volpone de Ben Jonson l'a enchanté et, quoi qu'il en dise dans son Journal, il a certainement vu Dullin dans ce rôle fétiche¹⁴. On s'aperçoit aussi que Gide envoie à Dullin certaines de ses oeuvres; ainsi L'Ecole des Femmes. Nous le savons par la lettre de remerciement que Dullin adresse à Gide, une lettre qui situe bien leurs rapports¹⁵:

18 mai /1929/

Cher ami

Je suis très touché que vous ayez pensé à moi et que vous m'ayez

envoyé L'Ecole des femmes . Je vis très loin de vous et très près en même temps comme les gens qui vous admirent et aiment profondément tout ce que vous faites. Merci et croyez à mes sentiments bien dévoués.

Charles Dullin

Nous savons aussi qu'à la suite de la défection de Jouvet qui avait pourtant déjà mis en répétitions Robert ou l'Intérêt général, Gide, à la recherche d'un autre metteur en scène qui s'intéresse à ce curieux drame sur lequel il avait tant peiné, le soumet à Dullin au début de l'année 1937. La réponse est négative: Dullin a son programme pour un temps assez long. En réalité, on comprend qu'il n'ait pas souhaité s'encombrer de cette pièce difficilement jouable et à coup sûr éloignée de ses préoccupations.

Un dernier témoignage concernant les relations de Gide et de Dullin se situe à la fin de la carrière de l'homme de théâtre, deux ans avant sa mort. En 1940, Dullin avait été appelé à prendre la direction du théâtre Sarah-Bernhardt rebaptisé sur l'injonction de l'occupant théâtre de la Cité. En 1947, la ville de Paris, avec laquelle il est sous contrat pour l'exploitation de la scène, se rend compte d'un très fort endettement. Elle s'apprête à le congédier, non pas brutalement mais en cherchant à obtenir de lui sa démission. C'est alors que Combat, à l'instigation de son rédacteur en chef Claude Bourdet, lance une campagne en faveur de Dullin: "Paris chasse Dullin", titre du premier article signé Jacques Lemarchand. Gide est l'un des premiers à s'associer à cette défense, précédant les témoignages et les signatures de Roger Martin du Gard, François Mauriac, Jules Romains, Jean-Paul Sartre, Georges Duhamel, Jean Paulhan et Charles Vildrac du côté des écrivains, et, du côté des gens de théâtre, Louis Jouvet, Gaston Baty, Ludmilla Pitoëff, Madame Dussane, Jean-Jacques Gautier, Pierre Brisson, Pierre-Aimé Touchard et le R.P. Bruckberger. C'est Gide qui a entraîné l'adhésion de Martin du Gard, pour tant peu enclin aux manifestes publics¹⁶.

Le texte de Gide paraît dans le numéro de Combat du 22 mai 1947¹⁷:

Il y a quantité de gens, le grand nombre, pour reconnaître et dénoncer des ressorts mesquins ou vils aux agissements des hommes, prétendre que rien ne se fait sur terre que d'égoïsment profitable. Ce sont les mêmes qui, comme pour motiver mieux cette dégradante opinion, empêchent de leur mieux tout effort noble et désintéressé de réussir. Je crains bien que le cas de Dullin ne nous en offre un nouvel exemple. De quoi s'attrister beaucoup, et de tout coeur.

P.S. J'avais écrit ces quelques lignes en insuffisante connaissance des faits, désireux simplement d'apporter à Charles Dullin un témoignage nouveau de ma haute estime et de ma vieille amitié. Mais à présent, mieux renseigné, ce n'est plus seulement ma tristesse, mais mon indignation que je tiens à cœur d'exprimer.

"Haute estime", "vieille amitié", Gide n'a guère eu à forcer la note. Si nous ne disposons que de peu de témoignages, chacun rend pourtant un son authentique. Il est des amitiés où l'on peut se contenter de suivre l'autre à distance, avec sympathie: la relation Gide-Dullin nous paraît être de celles-là.

NOTES:

1. Gide avait-il auparavant repéré l'acteur Dullin ? Il avait eu l'occasion de le voir jouer à plusieurs reprises, dès 1906 à l'Odéon, le rôle de Cinna dans le Jules César de Shakespeare et sans doute dans d'autres spectacles, puis en 1909 au théâtre des Arts, notamment dans L'Eventail de Lady Windermere d'Oscar Wilde, enfin dans le spectacle qui inaugurerait la direction de Jacques Rouché à ce même théâtre des Arts et qui précédait les Karamazov: Le Carnaval des enfants de Saint-Georges de Bouhélier.
2. Voir Jacques Copeau, Registre III, Les Registres du Vieux Colombier, I. Paris, Gallimard, 1979, et Registre IV, Les Registres du Vieux Colombier, II, America. Paris, Gallimard, 1984.
3. Lettre inédite, Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, Gamma 491-1. Nous exprimons notre gratitude à Monsieur E.-M. Desportes de Linières, Président-Fondateur de l'Association Charles Dullin, pour nous avoir accordé l'autorisation de reproduire les deux lettres de Dullin à Gide

conservées à la Bibliothèque littéraire Jacques-Doucet.

4. Intéressant à retenir cet éloge de la sensation. Dullin en fera plus tard la base d'exercices d'improvisation nécessaires à la formation de l'acteur. Voir: Charles Dullin, Souvenirs et notes de travail d'un acteur. Paris, Odette Lieutier, 1946. Nouvelle édition (à laquelle nous nous référons), Paris, Librairie théâtrale, 1985, pp. 110 et suivantes.
5. Jacques et Agnès Copeau séjournent en Savoie à partir du 9 août 1911. Ils retrouvent Dullin à Chambéry et s'installent avec lui à La Dent du Chat.
6. Gide et Dullin se reverront, notamment pour les représentations au Théâtre des Arts du Pain de Ghéon et la reprise des Frères Karamazov.
7. Dullin est né au Châtelard, près de Yenne en Savoie, dans un vieux Château qu'il décrit dans Souvenirs et notes de travail d'un acteur. Voir aussi: Pauline Teillon et Charles Charras, Charles Dullin ou les Ensorcelés du Châtelard. Paris, Editeur Michel Brient, 1955.
8. A paraître prochainement dans Les Cahiers André Gide.
9. Voir aussi: André Gide-Roger Martin du Gard, Correspondance 1913-1934, Paris, Gallimard, 1968, pp. 651-2, le récit de la séance de lecture de cette pièce au Vieux Colombier, à laquelle assistent Gide et Dullin.
10. Gide, Journal 1889-1939, Bibliothèque de la Pléiade, p. 461 et 464.
11. Ibid., p. 710.
12. Résumé par Monique Surel-Tupin, Charles Dullin, Louvain: Cahiers théâtre, Louvain, 1985, le chapitre consacré à "L'acteur", p. 199.
Il serait intéressant de confronter le jugement de Gide qui porte sur une lecture de Dostoïevsky avec les deux textes que Dullin a consacrés à son travail d'acteur pour le rôle de Smerdiakov dans Souvenirs et notes de travail d'un acteur, nouvelle édition, pp. 40-4, et dans Ce sont les dieux qu'il nous faut, édition établie et annotée par Charles Charras, préface d'Armand Salacrou. Paris, Gallimard, Coll. Pratique du théâtre, 1969, pp. 9-26.
13. Journal 1889-1939, p. 754. C'est à cette occasion que Gide a ce bel aphorisme que l'on trouve également dans sa correspondance avec Cocteau: "La patine est la récompense des chefs-d'oeuvre."
14. Ibid., p. 911.
15. Lettre inédite, Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, Gamma 491-2. L'achevé d'imprimer de L'Ecole des Femmes est du 16 avril 1929; Dullin remercie le 18 mai: Gide n'a pas tardé à lui envoyer son récit.
16. André Gide-Roger Martin du Gard, Correspondance 1935-1951. Paris, Gallimard, 1968, p. 369. La lettre de Gide est du 22 mai.
17. Ce texte n'a jamais été repris. Nous le reproduisons avec la bienveillante autorisation de Madame Catherine Gide.